

IL EST DES
HOMMES QUI
SE PERDRONT
TOUJOURS

REBECCA LIGHIERI

**IL EST DES
HOMMES QUI
SE PERDRONT
TOUJOURS**

Roman



VOIR DE PRÈS

Ce livre est composé avec le caractère typographique Luciole conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficience visuelle et le studio typographies.fr.

© P.O.L éditeur, 2020.

© 2021, Voir de Près pour la présente édition

ISBN 978-2-37828-314-8

VOIR DE PRÈS
www.voir-de-pres.fr

Pour Thomas Richez

*Well I know there is way
With music we can say
These songs are in your blood
So let them play 'cause
it's happening today*

The Pasadenas, « Tribute (Right On) »

QUI A TUÉ MON PÈRE ?

Qui a tué mon père ? À cette question, je crois pouvoir répondre : personne. Non pas en raison d'un jeu de mots aussi retors que celui d'Ulysse, mais en vertu de ce que mon père lui-même a dû se dire, pour peu qu'il se soit senti mourir et qu'il ait vu en face son assassin. Car si *personne* n'a tué mon père, il n'en demeure pas moins qu'il a été assassiné et qu'il a connu une mort aussi violente qu'infamante, à deux pas de la cité où il avait passé l'essentiel de sa vie d'adulte, adossé à un tas de gravats dont émergeaient des bouts de ferraille difficiles à identifier.

Il a vu en face le visage de son assassin car ce face à face faisait partie du contrat : il fallait qu'il sache qui lui portait le coup fatal, qui avait jugé qu'il était indigne de vivre et qu'il l'avait sans doute toujours été. Car l'indignité ne datait pas d'hier et

mon père était en sursis : simplement, il avait fallu attendre le début du nouveau millénaire pour que la sentence soit enfin exécutée. Les années 2000, mon père ne les verrait pas.

Qui a tué mon père ? Personne et beaucoup de gens. Ou plus exactement, beaucoup de gens auraient voulu tenir la pierre qui lui a fracassé le crâne, réduisant son occiput en bouillie puis s'acharnant méthodiquement sur son visage, massacrant ce qui lui restait de beauté, ce qui n'avait pas été excavé par l'héro, jauni par la clope, bouffi par l'alcool. Beaucoup de gens auraient voulu tenir cette pierre, mais une seule l'a fait et son nom est *personne*.

Il y a quelques années, j'ai consulté un hypnothérapeute. Je voulais me débarrasser de mes propres addictions, et j'avais entendu dire le plus grand bien de ce psychiatre et de ses pratiques. À la première séance, et passé un préambule assez classique, il m'a demandé de me représenter un vase, de le

lui décrire, puis de laisser les images venir à moi.

Dans ce cabinet cosy du cours Pierre-Puget, qui sentait le lys et l'encaustique, je me sentais bien, détendu, presque heureux. Le psy m'avait mis en condition et je flottais dans un état de conscience à peine amoindri. De l'autre côté de la fenêtre, les platanes étaient d'un vert tendre, et j'ai eu un instant l'espoir que tout pouvait s'arranger, que j'allais laisser là le dur fardeau d'exister et repartir léger, comme à neuf, semblable aux bourgeons duveteux des platanes.

– Je vois plutôt une coupe qu'un vase. Un trophée sportif ? Non... Mais c'est en métal en tout cas. Froid, dur. Je me demande si ça n'est pas plutôt une sorte d'urne funéraire. Oui, c'est ça. Mais en même temps, il y a des fleurs dedans. Enfin, pas exactement des fleurs. Des fleurs, mais dont on a coupé la tête. Il ne reste que les tiges. Trois. Trois fleurs décapitées. C'est bizarre. Pourquoi mettre des tiges dans un vase ?

Le « rêve éveillé » a continué à l'avenant.

En face de moi, le psy prenait furieusement des notes sans faire de commentaire. À la fin de la séance, il m'a seulement demandé si j'avais des frères et sœurs.

– J'ai une sœur et un frère.

À ce moment-là, je les ai revus tous les deux, Hendricka et Mohand : elle, avec sa beauté stupéfiante, ses yeux clairs, ses dents du bonheur ; lui, avec son visage étrange, sa lèvre couturée, sa tignasse d'un noir d'encre.

– On est trois.

Oui, nous étions trois à avoir été décapités dès l'enfance, trois à qui on avait refusé tout épanouissement et toute floraison, trois à n'être rien ni *personne*.

UNE HISTOIRE IMPORTANTE

Nous lui avons tapé dans l'œil. Là tout d'un coup. Pourquoi ce jour-là ? On peut se poser la question : après tout il a eu sept ans pour se rendre compte à quel point nous sommes beaux. Enfin, sept pour moi et six pour Hendricka. À croire qu'il nous découvre. Je me souviens très bien de l'instant où il prend conscience de notre potentiel, de cette lueur qui s'allume dans son œil : convoitise, calcul...

De ma petite enfance, me restent en mémoire beaucoup de flashes brutaux et insituables, mais ce souvenir-là a un début, une fin, un cadre précis. Peut-être parce qu'il ne s'est pas privé de revenir lui-même sur ce moment et de le raconter. Et si ça se trouve, c'est son souvenir à lui qui a pris place dans ma mémoire, se substituant à mes propres impressions confuses – ou les complétant.

C'est l'été. Le temps d'aller faire des courses, ma mère nous a laissés sous sa garde. Nous sommes dans une brasserie du Vieux-Port, *le Soleil*. Il nous a juchés sur des tabourets hauts et a commandé deux grenadines avant de nous oublier complètement, comme à son habitude. Que sommes-nous pour lui ? Ses enfants, autant dire pas grand-chose. Jusqu'à ce jour de juillet 1985.

Hendricka porte une robe trop courte et considérablement délavée. Nous n'avons jamais droit à des vêtements neufs : ma mère nous habille avec ce que lui donnent ses voisines. Je dois être en short et tee-shirt. Peut-être un maillot de l'OM, blanc, avec un petit col bleu. J'en ai plein des comme ça, même si le foot ne m'intéresse pas. Le foot ne m'intéresse pas, mais autour de moi, personne ne le comprendrait ni ne l'admettrait, alors je ferme ma gueule, sur ce sujet comme sur tant d'autres. Je fais comme si je connaissais Bats et Tigana, comme si j'avais regardé le match à la télé alors qu'on n'a pas de télé. Enfin on en a une

par intermittence, en fonction des rentrées d'argent de mes parents – qui finissent toujours par la revendre, pour en racheter une six mois plus tard, et ainsi de suite.

Il fait chaud. La grenadine me poisse les lèvres et mes cuisses nues sont gluantes de transpiration. En face de moi, Hendricka n'a pas l'air plus fraîche. Elle s'ennuie, mais elle se garde bien de l'avouer. Elle se contente de souffler sur sa frange pour la décoller de son front moite. Elle comme moi faisons très attention à ne pas nous faire remarquer. C'est très bien, qu'il nous oublie. C'est encore mieux quand nous n'existons pas, quand son attention à lui est attirée ailleurs. Il a l'air de connaître ce bar et d'y avoir des potes. Avec un peu de chance, maman reviendra avant qu'il se soit avisé de notre présence. Nous rentrerons à la maison. Le métro jusqu'à la Rose, puis le bus jusqu'à la cité. Maman dégèlera une pizza, et nous irons nous coucher avant d'avoir déchaîné sa colère. Inch'Allah.

Je décroise les jambes avec précaution.

Un coup d'œil dans sa direction : tout va bien, il est attablé avec ses copains, il parle, il rit. Les bouteilles de bière s'entassent entre eux : il n'est pas encore passé au pastis, ce qui vaut mieux pour tout le monde.

– J'ai envie de faire pipi !

Hendricka, évidemment. Je l'aide à descendre sans encombre de son tabouret, et je me dirige avec elle vers les toilettes. Pourvu qu'il ne nous voie pas, pourvu qu'il ne décrète pas que nous sommes en train d'enfreindre une interdiction tacite. Hop, une fois aux toilettes, je monte la garde devant la porte que ma sœur veut maintenir entrouverte. Elle s'est retrouvée enfermée, une fois, chez des amis à lui. Elle avait quatre ans, elle n'arrivait plus à faire coulisser la targette, elle pleurait, paniquée. Tout le monde s'était attroupé de l'autre côté de la porte, à lui beugler des conseils qu'elle ne comprenait pas. Je ne sais même plus comment on a fini par lui ouvrir, mais je me souviens très bien de la gifle qu'elle s'est prise, de sa part à lui. Il était agacé,